

Les zones obscures d'Harold Pinter

LE MONDE | 29.09.2014

Par Fabienne Darge

Décidément, Harold Pinter est l'homme du malentendu. Le dramaturge britannique, mort en 2008, est célèbre, indéniablement. Il s'est vu décerner le prix Nobel de littérature en 2005. Il est, de manière générale, considéré comme l'un des plus grands auteurs de théâtre du XXe siècle, avec Brecht et Beckett.



Ses pièces (une petite trentaine) ne cessent d'être jouées, notamment en France. Deux d'entre elles sont d'ailleurs à l'affiche à Paris cet automne : *Trahisons*, mis en scène par Frédéric Bélier-Garcia, au Théâtre du Vieux-Colombier, et *Dispersion*, que signe Gérard Desarthe au Théâtre de l'Œuvre.

« DES TEXTES EN GRANDE PARTIE CRYPTÉS »

Les textes de Pinter « *sont profondément ancrés dans la société anglaise, ses rites, ses tabous, ses non-dits. S'ils passent mal la Manche, c'est que ce sont des textes en grande partie cryptés* ». Autrement dit, pour en revenir à « *la très étrange situation* » d'Harold Pinter, telle qu'il l'a lui-même qualifiée, il faut en revenir à cette donnée de base : Pinter était juif, et anglais.

Né en 1930 d'un père juif d'origine russe, tailleur de son état, il a été soumis, avant, pendant et après la guerre, dans son quartier de l'East End londonien, à la violence des « chemises noires » de l'Union fasciste d'Oswald Mosley, contre qui ses amis et lui faisaient le coup de poing.

Puis Pinter a oublié tout cela. Il est devenu acteur (shakespearien) dans la troupe itinérante d'Anew McMaster, sous le nom de David Baron. La dimension juive est revenue quand il s'est mis à écrire, à la fin des années 1950, et qu'il a repris le nom de son père. Mais elle est revenue d'une manière cachée, déviée, sous la forme de cette inquiétante étrangeté et de cet innommable qui chez Pinter s'insinuent dans les situations les plus banales, les plus triviales.

ÉCRIN PUR ET ABSTRAIT POUR UNE CAROLE BOUQUET MAGNIFIQUE

C'est ce Pinter juif qui a servi de guide à Gérard Desarthe, qui livre de *Dispersion* une mise en scène d'une sobriété et d'une justesse musicales exemplaires : un écrin pur et abstrait pour une Carole Bouquet magnifique, d'une beauté et d'un mystère à couper le souffle. La pièce occupe une place particulière dans l'œuvre de Pinter : c'est son avant-dernier texte, écrit en 1996. En anglais, elle s'intitule *Ashes to Ashes*, d'après le verset de la bible (« *Dust to dust, ashes to ashes* »).

A travers la figure de Rebecca – celle qui, dans la Bible, arrive après la faute, et incarne la malédiction –, elle est construite comme un puzzle mental qui convoque les ombres de la Shoah, la responsabilité et la culpabilité que chacun porte par rapport à cette histoire, qu'il l'ait ou non vécue directement.

« *Pinter écrit comme un talmudiste, observe Gérard Desarthe. Chez lui, tout est fait pour mener à la recherche incessante des secrets, de l'interprétation. C'est ce qui rend son théâtre si difficile à jouer. Dans Dispersion, il concentre toutes les lignes de son œuvre : l'identité, le temps, la mémoire, la menace, le couple, la fragmentation du langage... Mais, même dans ses pièces plus "bourgeoises", il y a toujours la peur tapie derrière la porte. Si on ne joue pas Pinter en pensant à Kafka, on ne trouve pas la note juste.* »

Un jour qu'on lui demandait pour la énième fois de quoi il était question dans ses œuvres, Pinter avait répondu qu'il s'agissait de « *la belette cachée sous le bar à cocktails* ». Comme toujours avec lui, c'était à la fois une pirouette et un propos logé à une profondeur digne d'une olive dans un verre de Martini. Les exégètes ont en effet noté que la belette, animal de mauvais augure, pouvait être un des noms de l'innommable...

Harold Pinter avait refusé d'être anobli par la reine Elizabeth, mais il était l'époux de Lady Antonia Frazer, quintessence de l'aristocratie d'outre-Manche. Il fut l'un des rares sujets de Sa Majesté à avoir franchi la *shadow line* qui sépare le quidam, juif de surcroît, de la haute société britannique. Il adorait le cricket, ce jeu anglais par excellence, dans lequel la violence s'exprime de manière cryptée. Il était devenu le parfait *English gentleman*. Mais cela ne l'a pas empêché de se battre sa vie durant avec ses dibbouks.